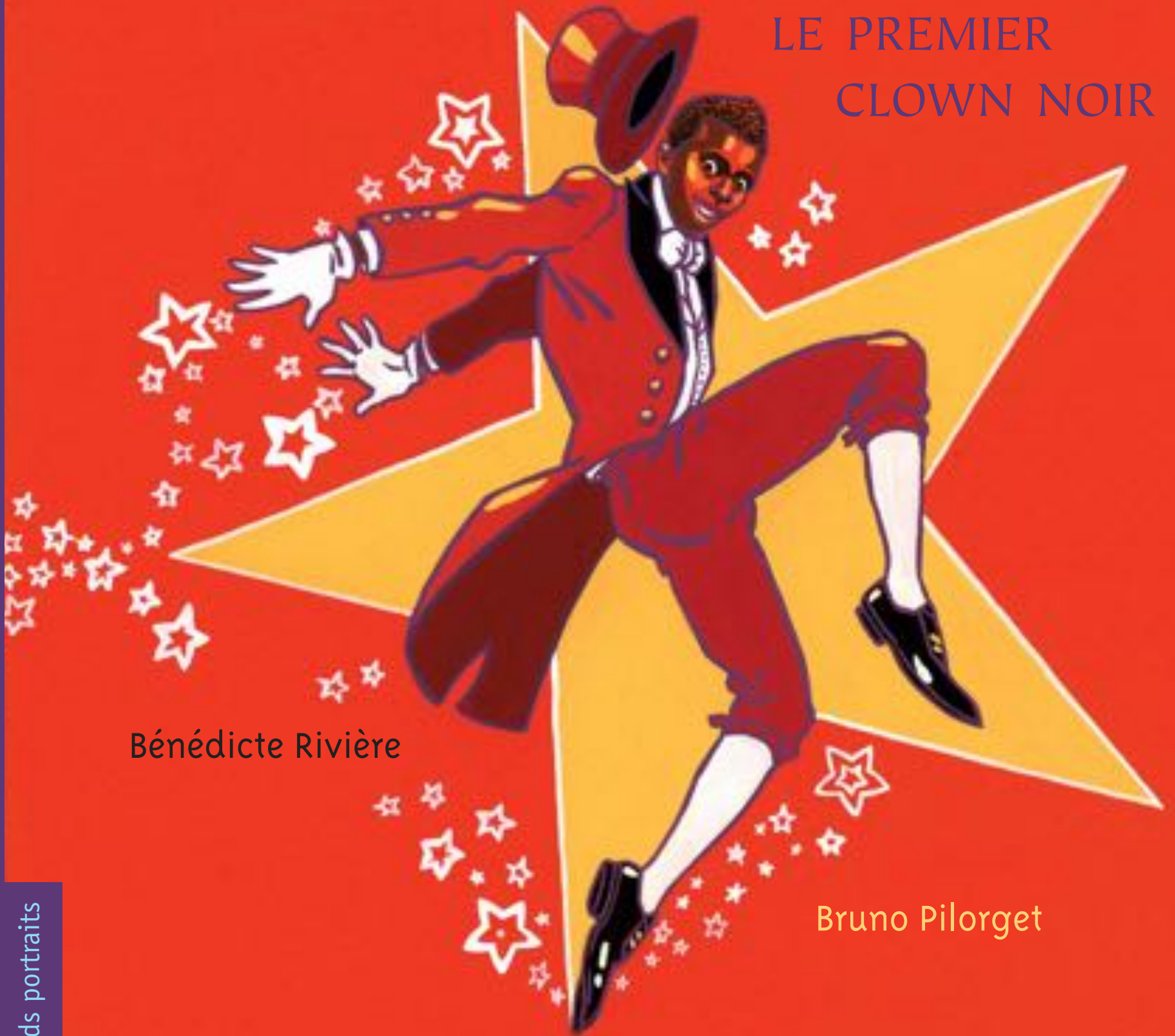


Monsieur Chocolat

LE PREMIER
CLOWN NOIR



Bénédicte Rivière

Bruno Pilorget

Dans la collection

grands portraits

Malala, pour le droit des filles à l'éducation
de Raphaële Frier et Aurélia Fronty

Wangari Maathai, la femme qui plantait des millions d'arbres
de Franck Prévot et Aurélia Fronty

Le ginkgo, le plus vieil arbre du monde
d'Alain Serres et Zaï

Mandela, l'Africain multicolore
d'Alain Serres et Zaï

Martin et Rosa
Martin Luther King et Rosa Parks, ensemble pour l'égalité
de Raphaële Frier et Zaï

Missak, l'enfant de l'Affiche rouge
de Didier Daeninckx et Laurent Corvaisier

Korczak, pour que vivent les enfants
de Philippe Meirieu et Pef

Iconographie, direction éditoriale
et artistique : Alain Serres
Maquette : V.D. + K.O.
© Rue du monde, 2016
ISBN : 978-2-35504-405-2

Ce livre est imprimé sur du papier Condat mat Périgord,
issu de forêts gérées durablement, correspondant
aux normes suivantes : ECF (Elemental Chlorine Free),
sans acide à longue durée de vie, conforme aux exigences
européennes concernant la teneur en métaux lourds
(98/638 CE), recyclable et biodégradable.



Achévé d'imprimer en février 2016
sur les presses de l'imprimerie Pollina
à Luçon (85) - France
Dépôt légal : février 2016

*À Raphaël et Lorenzo,
mes deux clowns.*
B. R.

*Aux deux p'tits Lu,
Félix et Carmen.*
B. P.

Monsieur Chocolat

LE PREMIER CLOWN NOIR

Texte de
Bénédicte Rivière

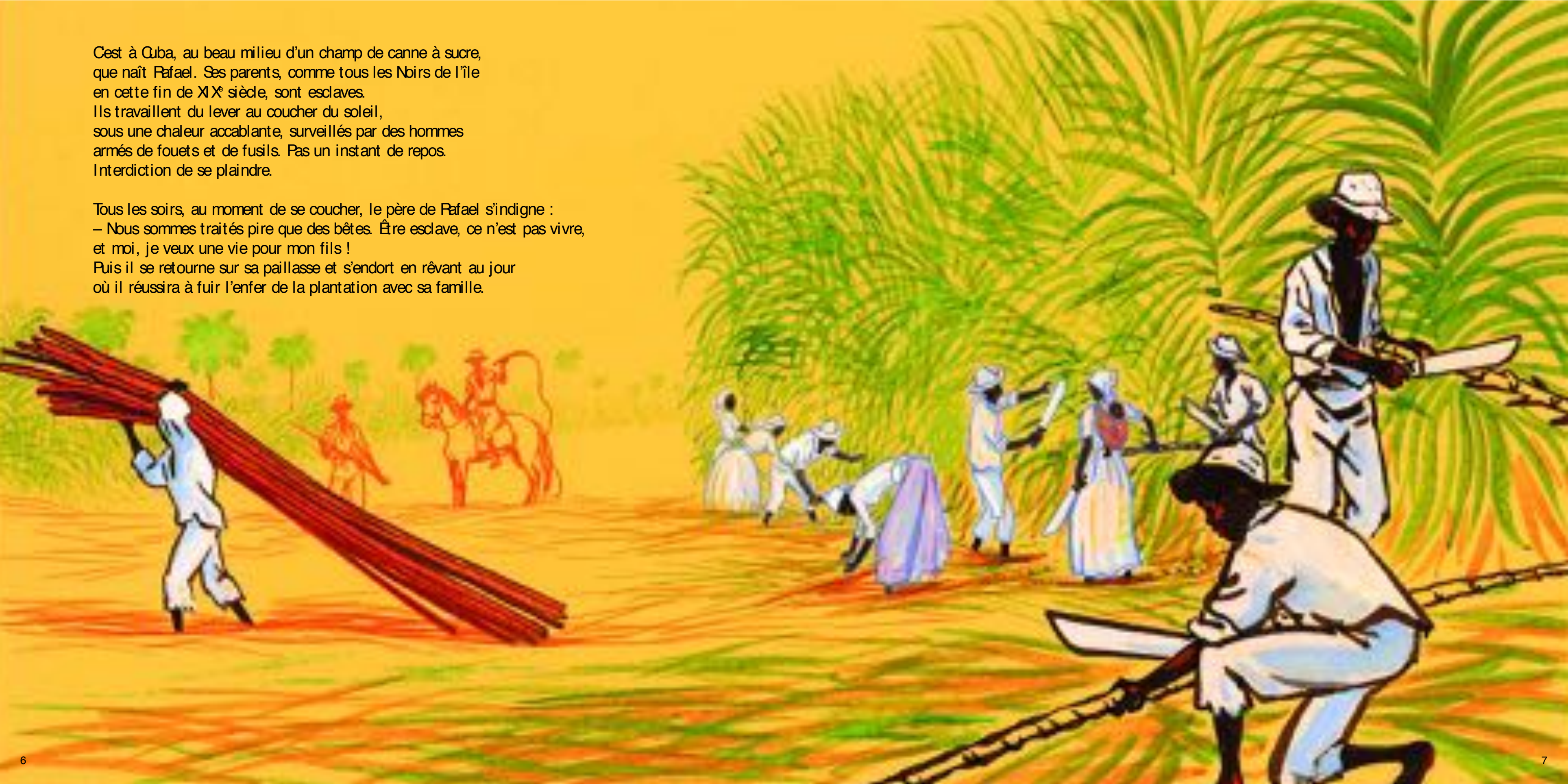


Images de
Bruno Pilorget

R U E | D U | M O N D E

C'est à Cuba, au beau milieu d'un champ de canne à sucre, que naît Rafael. Ses parents, comme tous les Noirs de l'île en cette fin de XIX^e siècle, sont esclaves. Ils travaillent du lever au coucher du soleil, sous une chaleur accablante, surveillés par des hommes armés de fouets et de fusils. Pas un instant de repos. Interdiction de se plaindre.

Tous les soirs, au moment de se coucher, le père de Rafael s'indigne :
– Nous sommes traités pire que des bêtes. Être esclave, ce n'est pas vivre, et moi, je veux une vie pour mon fils !
Puis il se retourne sur sa paille et s'endort en rêvant au jour où il réussira à fuir l'enfer de la plantation avec sa famille.



Un après-midi où les surveillants ont bu plus de rhum
que d'habitude, Rafael et ses parents parviennent à s'enfuir.
Ils courent durant des jours à travers la campagne.
Ils se nourrissent de fruits cueillis en chemin,
boivent l'eau des ruisseaux et dorment au pied des palmiers.
Enfin, ils finissent par atteindre les faubourgs
de la capitale, La Havane.
S'ils sont libres désormais, un terrible danger les menace :
tous trois sont maintenant des *cimarrons*,
des nègres marrons, c'est-à-dire des esclaves en fuite...

Et les chasseurs d'esclaves, les *rancheadores*,
n'abandonnent jamais leurs proies.
Ils les poursuivent sans cesse, et la punition est terrible...

Par bonheur, au coin d'une ruelle de la vieille Havane,
la famille en fuite rencontre une femme âgée
prête à recueillir l'enfant.
Les deux parents serrent Rafael dans leurs bras.
Très fort. Pour la dernière fois.

Rafael grandit dans les quartiers pauvres, près du port.
Il passe ses journées à courir et à jouer avec les autres gamins
sur les quais longeant la mer.
Les haricots rouges et le riz coûtent cher, et le poisson qu'on pêche,
on le garde pour le vendre. La vie est si rude que,
presque tous les soirs, les gens du quartier
se retrouvent dans la rue pour faire la fête.



On joue de la musique,
on tape sur des tambours.
Et si on n'a pas
d'instrument,
on s'en fabrique avec
tout ce qu'on trouve :
des vieilles caisses de bois,
des casseroles,
des fruits séchés
remplis de graines...
On chante et on danse
la *habanera*
dans la douceur de la nuit,
mais Rafael n'oublie pas
que les *rancheadores*
peuvent surgir
à tout moment.

Un jour, au petit matin, prétextant d'aller admirer un nouveau grand bateau,
la vieille femme entraîne Rafael jusqu'au port.

À peine arrivés, elle le présente à un marchand portugais, qui les attendait.

– 250 pesos, dit l'homme. Pas un sou de plus.

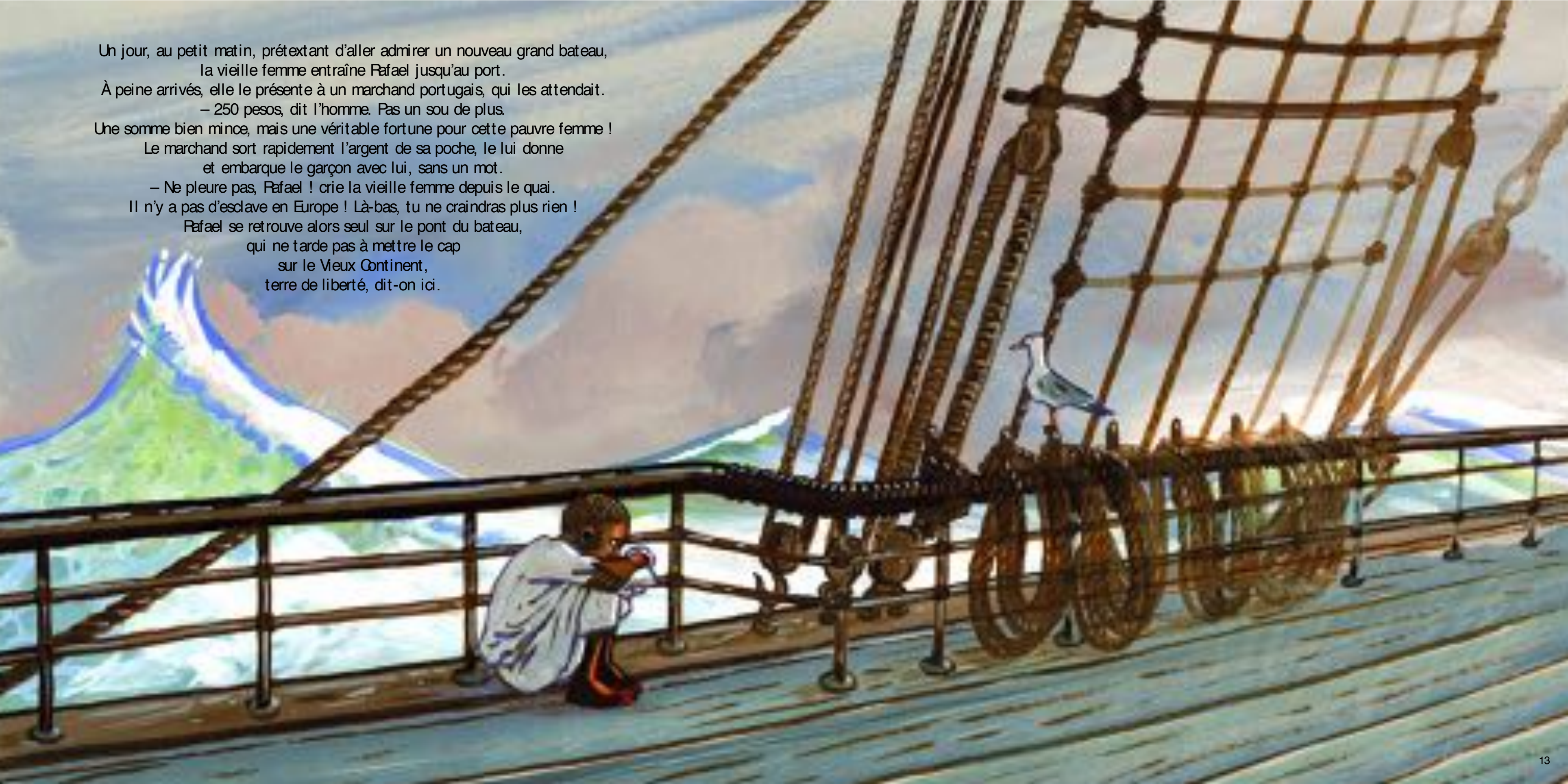
Une somme bien mince, mais une véritable fortune pour cette pauvre femme !

Le marchand sort rapidement l'argent de sa poche, le lui donne
et embarque le garçon avec lui, sans un mot.

– Ne pleure pas, Rafael ! crie la vieille femme depuis le quai.

Il n'y a pas d'esclave en Europe ! Là-bas, tu ne craindras plus rien !

Rafael se retrouve alors seul sur le pont du bateau,
qui ne tarde pas à mettre le cap
sur le Vieux Continent,
terre de liberté, dit-on ici.



Après plusieurs semaines de traversée, à défier les tempêtes ou à rêver devant l'horizon apaisé, Pafael arrive en Europe. Le marchand bourru lui a maintes fois expliqué au cours du long voyage :
– Une fois à terre, tu seras le garçon de compagnie de ma mère. Tu auras du pain dans ton assiette et un toit sur la tête. C'est déjà ça ! Mais Pafael ne répond jamais. Il ne pense qu'à une seule chose : être libre et gagner sa vie ! C'est ce que ses parents voulaient pour lui. Lorsqu'il pose le pied en Espagne, le jeune garçon déjoue aussitôt l'attention du marchand et disparaît dans la foule...

Le voici à Bilbao, où il vit dans la rue, près du port. Pour pouvoir s'acheter à manger, il est porteur de bagages, cireur de chaussures, chanteur, danseur, puis mineur dans une mine de fer des environs. Il a pour seul vrai compagnon un chien perdu. Pafael lui dit souvent :
– Tu vois, ni toi ni moi n'avons de niche, mais nous sommes libres ! Le chien saute alors sur ses genoux et lui lèche la joue.





Chaque soir, après sa journée de labeur,
Rafael retrouve d'autres mineurs sur les quais.
Ils chantent dans les bars, plaisantent
et font des concours de bras de fer.
Rafael danse comme il le faisait autrefois à Cuba.
Sa danse désarticulée fascine. Personne ici n'a jamais vu
quelqu'un se déhancher comme cela.

Sa danse est si étrange qu'un soir, Tony Grice,
un clown anglais très célèbre, subjugué
par sa force physique et son talent, lui lance :
– Je t'engage ! Tu seras mon assistant
et tu m'accompagneras dans ma tournée
des plus grands cirques du monde !
Rafael n'hésite pas un instant.

Il est déjà prêt
à prendre la route ;
il a toujours vécu
sans bagages.





Rafael suit Tony Grice dans sa tournée européenne. Il lui apporte ses cerceaux sur la piste, ses instruments de musique et s'occupe de ranger son matériel. Plus il découvre le métier de clown, plus il rêve d'en devenir un lui aussi.

Après deux ans sur les routes, Rafael arrive à Paris. Là, ses yeux sont éblouis par la splendeur du Nouveau Cirque, son immense piste ronde qui se transforme en piscine et ses lustres de cristal qui fonctionnent à... l'électricité ! C'est ici que se produisent les plus grands artistes du monde.

Très vite, Agoust, le directeur, lui propose de rejoindre la troupe. Rafael n'arrive pas à y croire, il va enfin être un artiste ! Enthousiaste, Agoust félicite le « premier clown noir sur une piste parisienne » !

Rafael a souvent été agacé d'être considéré juste pour sa couleur, de subir des surnoms « exotiques ». Alors, aujourd'hui, il décide d'en rire, d'en rire aux éclats, et de choisir comme nom de scène « Chocolat » !

D'emblée, il devient la vedette de *La noce de Chocolat*, le spectacle dans lequel il dévoile tous ses talents : il chante, il danse, il fait des acrobaties... Rafael plaît. Il est drôle et il intrigue ces Européens qui, pour la plupart, n'ont encore jamais vu de Noir et encore moins de danseur aussi habile.

Le succès de Chocolat est immédiat.

Alors Rafael en rajoute : il joue au maladroit, se casse la figure, roule des yeux comme des billes...

Et le public rit ! Il en réclame encore, il l'acclame !

Le Tout-Paris vient l'applaudir.

Un artiste d'un genre nouveau est né.



Alors que Rafael est le clown le plus en vue de la capitale, se tient à Paris l'Exposition universelle de 1889.

Les visiteurs y découvrent la toute nouvelle tour Eiffel, vertigineuse, pointant vers le ciel entre les toits de Paris.

– Regardez cette horreur ! crient les gens, presque effrayés.
Un tas de ferraille qui défigure le visage de la France !

À ses pieds s'étalent les villages indigènes, où des Africains sont exposés comme des animaux dans les zoos...

– Regardez-les ! Ce sont des bêtes sauvages !
On leur jette même de la nourriture à la figure.

Rafael subit lui aussi bien des moqueries et des humiliations, mais il ne baisse pas les bras pour autant.

Il est fier de l'homme qu'il est et de sa belle histoire :

– Moi, le fils d'esclaves, l'enfant des rues, le mineur, le domestique de Tony Grice... Je suis artiste vedette dans l'un des plus grands cirques du monde. Et je m'appelle Chocolat !





Le grand rire de Chocolat résonne un jour aux oreilles du célèbre clown anglais Foottit. Les deux clowns se rencontrent, pour bien sûr se raconter des histoires de clowns ! Et voilà bientôt le duo en piste. Les enfants scandent : – Foottit et Chocolat ! Foottit et Chocolat ! Le contraste est saisissant : le clown blanc Foottit, en culotte bouffante et chapeau pointu, à la voix aiguë et autoritaire, maltraite le clown Chocolat, naïf et maladroit, en queue-de-pie et pantalon moulant.



Les enfants attendent avec patience la fin du numéro, qui s'achève toujours de la même manière : – Monsieur Chocolat, je vais être obligé de vous frapper ! crie Foottit en menaçant son compère avec sa mandoline. Et Chocolat répond en riant : – Ch là là !... Je suis Chocolat ! Puis il se retourne, et Foottit se retrouve nez à nez avec une énorme araignée ! Il tremble de tous ses membres... Chocolat demande au public : – Ch là là ! Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il a ?! Et le public répond en chœur : – Il-est-cho-co-laaaaat !

Leur succès est phénoménal : pas une visite à Paris sans aller applaudir Foottit et Chocolat ! Et en souvenir de leur passage dans la capitale, les touristes envoient à leurs amis des cartes postales du célèbre duo.

Les deux clowns font la une des journaux. Ils inspirent des peintres et des écrivains. Des poupées, des jeux de société sont créés à leur effigie. Ils sont même filmés par les frères Lumière, qui viennent d'inventer le cinématographe.



LE NUMÉRO DE GUILLAUME TELL



1. Foottit : *Monsieur Chocolat, j'ai trouvé un nouveau jeu ! Vous connaissez Guillaume Tell ? Gardez bien cette pomme sur votre tête, et moi...*



2. ... je vais tirer. Monsieur Chocolat, arrêtez donc de bouger !
Chocolat (tout tremblant) : *Ch là là, là là...*



3. Foottit : *Monsieur Chocolat, si vous continuez, je vais être obligé de vous frapper !*



4. Foottit : *Pschitt ! Hi hi hi !*
Chocolat : *Ch oh ! Je-suis-cho-co-laaaaat !*

Au sommet de sa gloire, Chocolat vit aussi une grande et belle histoire d'amour avec Marie Hecquet-Grimaldi, une chanteuse originaire de Normandie.

D'une première union, Marie a eu deux enfants : Eugène et Suzanne, que Rafael élève comme les siens. Mais la petite famille doit affronter bien des moqueries et des ricanements. Même lors des paisibles promenades du dimanche, on ne les quitte pas des yeux, on les montre du doigt et, dans leur dos, on murmure méchamment :
– Un père noir... Pauvres petits !



Bientôt la mode n'est plus aux clowns ni au cirque : on préfère aller au cinéma ou applaudir les champions sur les rings de boxe.

Les Parisiens se précipitent aussi dans les music-halls pour découvrir la nouvelle danse venue d'Amérique : le cake-walk.

On sautille, on bat la cadence, on s'amuse... On en oublie que cette danse a été imaginée par les esclaves pour se moquer de leurs maîtres blancs !



Autour de Footit et Chocolat, les gradins se vident et les rires s'éteignent peu à peu.

Après tant d'années passées ensemble sous la lumière des projecteurs, les deux artistes se séparent dans une dernière pirouette... Mais ce soir-là, pas d'applaudissements, pas de rappels, il n'y a plus personne pour les acclamer.



Chocolat est tombé dans l'oubli, il n'a même plus les moyens de se nourrir ni de se loger. Et il doit affronter une douloureuse épreuve : Suzanne, sa fille adoptive, meurt brutalement. Le clown est inconsolable, les rires de sa fille et de tous les autres enfants lui manquent tant...

Mais Rafael ne veut pas céder au chagrin. Il rebondit et enfile à nouveau son costume de clown pour aller jouer dans les hôpitaux, auprès des enfants malades. Dès qu'il arrive, la nouvelle se propage de chambre en chambre :
– Un clown dans l'hôpital ! Il s'appelle Chocolat !

Les enfants sourient à ses grimaces, rient à ses pirouettes et oublient quelques instants leur maladie. Chocolat espère en secret que la joie qu'il leur apporte sera pour eux un médicament miraculeux !

Pour lui, en tout cas, la magie fonctionne. Parce que des rires d'enfants valent pour un clown tout l'or du monde, Rafael oublie quelques instants la misère dans laquelle il vit.



Les années passent. Rafael vieillit, il est fatigué, mais il a besoin d'argent, de rires et d'applaudissements. Un matin d'octobre, il embrasse Marie et Eugène, et reprend la route, sa valise à la main : il vient d'accepter une ultime tournée avec le cirque Fancy.

En novembre 1917, le cirque fait escale pour quelques jours à Bordeaux. À la fin de la dernière représentation, Rafael est épuisé.

Il salue ses compagnons et s'éloigne lentement sous un vent glacial. À bout de forces, il remonte difficilement la rue Saint-Sernin, emmitouflé dans son manteau. Arrivé dans sa chambre, il s'allonge sur son lit et ferme les yeux.

Le clown a honoré son dernier contrat, jusqu'à son ultime révérence. Bravo, Monsieur Chocolat ! Les étoiles sont tristes, mais le spectacle continue...



Source : BnF

Chocolat, fils d'esclaves, star du cirque et père des clowns à l'hôpital

DES DOCUMENTS POUR MI EUX COMPRENDRE

- Approchez, Monsieur Chocolat, je vais vous dire quelque chose...
- Oui, Monsieur Footit ?
- Vous n'avez rien compris et je vais être obligé de vous frapper...
- Oh là là ! Je suis chocolat, je suis chocolat !

Des centaines de fois, Chocolat a quitté la piste du cirque poursuivi par son compère Footit brandissant une mandoline, un gourdin ou un pistolet à eau...

On se moquait de la maladresse ou de l'innocence de Chocolat, mais on l'acclamait aussi... Et on acclame encore le premier artiste noir à Paris pour ce qu'il nous a laissé en héritage.

Footit et Chocolat, en 1894, à l'époque de leur triomphe au Nouveau Cirque de Paris

grands portraits

Qui a inventé les clowns ?



C'est à la fin du XIX^e siècle que les clowns sont les plus populaires.

Sur cette carte postale représentant le clown Foottit, un jeune homme venu étudier à Paris écrit à ses parents : « [...] Ne vous attendez pas à ce que je sois reçu ; je vous préviens d'avance que je serai refusé, vous ne serez pas surpris. »

Peut-être que cet étudiant a passé davantage de temps au cirque que dans ses cahiers !

L'orthographe de « Foottit » diffère selon les sources. Nous avons opté pour la graphie la plus couramment utilisée.

Petite histoire du spectacle pour rire

Personne n'a jamais inventé les clowns, mais depuis fort longtemps les humains en ont ressenti le besoin ! Dans l'Antiquité, ce sont les personnages grossiers de la comédie gréco-romaine, aux gros ventres et gros derrières matelassés, qui font rire avec leurs masques à la bouche trop grande et au nez déformé. Au Moyen Âge, les petits spectacles de divertissement se multiplient. Jongleurs, acrobates, farceurs, musiciens aux costumes bariolés ou magiciens bonimenteurs vont de palais en château, jouant auprès des seigneurs. Au fil des années, leur route passe aussi par les grandes foires paysannes et les marchés populaires, d'où ils sont parfois écartés parce que ces voyageurs libres et différents dérangent.

Les bouffons ou les fous du roi, coiffés de leurs chapeaux tricornes à grelots, font rire les nobles, parfois même en se moquant d'eux ! Puis sont apparus au XVI^e siècle, en Italie, les personnages grotesques de la commedia dell'arte. Ils sont issus des grands carnivals, où chacun profitait d'être dissimulé par son masque ou son déguisement pour se moquer des puissants. Leur jeu exagéré et leurs masques très expressifs caricaturent les comportements ridicules des humains, comme vont le faire un peu plus tard les clowns pour amuser petits et grands.

Les premiers clowns

Le mot *clown* est un mot anglais, qui désignait tout d'abord un paysan, puis un rustre, un lourdaud, avant de devenir, dans le théâtre élisabéthain du XVI^e siècle, un personnage ridicule et gaffeur, mais doué d'un certain bon sens. Mais le clown connaît son succès populaire à la naissance du cirque moderne, à la fin du XVIII^e siècle. En 1768, Philip Astley, un jeune soldat anglais,



présente des spectacles de voltige à cheval sur une piste ronde aménagée dans un champ, à l'emplacement actuel d'une gare de Londres. Le cirque est donc, à ses débuts, uniquement un spectacle équestre ; la piste est d'ailleurs circulaire pour que les chevaux puissent évoluer à vitesse constante. Mais Philip Astley ne tarde pas à présenter dans ses spectacles des acrobates, des funambules et des numéros comiques pour détendre le public quelque peu angoissé par les prouesses des cavaliers voltigeurs. Il fait alors appel à des garçons de ferme qui ne sont jamais montés à cheval et qui cherchent à faire des prouesses acrobatiques, en vain, bien sûr... Pour le plus grand bonheur des spectateurs ! Le cirque moderne est né, et le rire est de la partie.

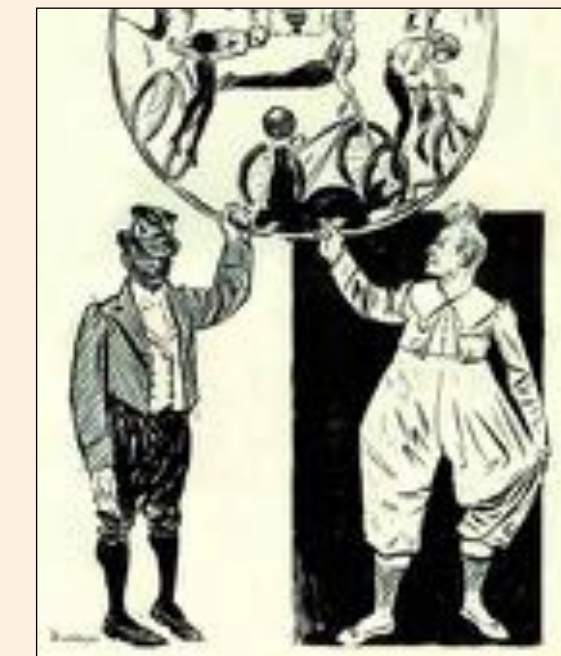
Le clown blanc et l'auguste : un éternel duo !

À ses débuts, le clown est avant tout un acrobate faussement malhabile. Seul en scène, il utilise son corps pour faire rire. Puis, peu à peu, des duos se forment, facilitant les échanges et les dialogues, où les mots apportent de l'humour. Ces associations de deux personnages reposent

toujours sur le modèle du couple composé du clown blanc et de l'auguste. Même lorsque des clowns jouent à quatre ou à cinq. Le clown blanc a le visage entièrement maquillé de blanc. Il est élégant, instruit et autoritaire. Son costume brille de mille feux. L'auguste, lui, est plus modeste. Il a un gros nez rouge, un costume bariolé, d'énormes chaussures mal ajustées et des accessoires dépareillés. Il est naïf, moqueur, déforme les mots et comprend tout de travers. C'est lui qui reçoit gifles, coups de pied et seaux d'eau, mais il a parfois le dernier mot... Le public populaire se sent proche de l'auguste, comme il aime aussi l'arlequin, son cousin de la commedia dell'arte italienne. Peut-être parce qu'il se retrouve un peu en eux...

C'est l'auguste qui fait rire

Auguste, mais pourquoi ce drôle de nom ? La légende raconte qu'en 1869, au cirque Renz de Berlin, un écuyer complètement ivre a provoqué la chute d'un voltigeur à cheval. Il s'est alors fait traiter de *dummer August*, qui signifie « idiot » en allemand. L'auguste était né, avec son nez rouge d'ivrogne et sa légendaire maladresse.



À gauche : Farceurs français et italiens. Au centre, on reconnaît Arlequin. Peinture datant de 1670.

À droite : Un dessin de Wdhopff représentant Foottit et Chocolat annonçant le programme du Nouveau Cirque.

Le clown Chocolat fut un des premiers augustes, même s'il n'en avait pas le costume. Et son compère Foottit tenait le rôle du clown blanc. De nombreux duos comiques furent par la suite créés sur la même opposition entre deux personnages. Le cinéma s'est aussi appuyé sur ce principe. Citons par exemple Laurel et Hardy, ou Louis de Funès et Bourvil dans *La grande vadrouille*, de Gérard Oury. Le couple Astérix et Obélix fonctionne un peu de la même manière.

Vive les nouveaux clowns !

À partir des années 1950, les cirques sont beaucoup moins fréquentés. Les clowns quittent alors la piste et partent à la conquête de la rue et du théâtre. Ils sont moins maquillés et ne portent plus le même costume qu'autrefois, mais leurs faux pas nous font toujours rire et leur sensibilité nous émeut. Ils sont devenus, par exemple, les artistes du Cirque Plume, Les Nouveaux Nez ou bien Emma la clown... D'autres lointains descendants de Foottit et Chocolat font aujourd'hui des spectacles en solitaire ; ils s'appellent Jamel Debbouze, Gad Elmaleh ou Florence Foresti... Les siècles changent, mais l'envie de rire demeure !

Vraiment une belle époque ?

Au tournant du XX^e siècle

Rafael Padilla, alias Chocolat, est probablement né en 1868 et est décédé en 1917. Il a donc vécu cette période qui court de la fin du XIX^e siècle à la Première Guerre mondiale et qu'en Europe on nomme la « Belle Époque ».

Ce sont en effet des années plutôt heureuses. La vie change avec l'électricité, l'automobile et le chemin de fer. L'industrie se développe de manière spectaculaire grâce aux progrès des sciences et des techniques. On invente le cinéma et la radio. Et pour les enfants, en 1882, l'école devient laïque et obligatoire.

La tour Eiffel, inaugurée le 31 mars 1889 lors de l'Exposition universelle à Paris, est le symbole de cette époque faste : elle a été construite pour célébrer le centenaire de la Révolution française et les progrès accomplis par le pays. Soixante-douze noms de savants sont d'ailleurs gravés dans le métal de la tour.

Mais la Belle Époque ne l'est pas pour tout le monde ! En particulier pour les ouvriers, de plus en plus nombreux, qui font tourner les usines en travaillant durement. La vie est rude aussi pour les gens de couleur comme Rafael, qui souffrent des préjugés des Français à leur égard.

Trois siècles d'esclavage

Entre le XVI^e et le milieu du XIX^e siècle, les Européens de plusieurs grands pays, dont la France, ont organisé un terrible commerce. Ils allaient en bateau sur les côtes africaines acheter des hommes et des femmes, capturés dans leurs villages en échange de quelques marchandises sans valeur. Puis ils traversaient



Arrivée d'esclaves sur les côtes américaines.

Roger-Viollet

l'Atlantique pour revendre ces Africains réduits en esclavage à des maîtres blancs, sur le continent américain. Ils ramenaient ensuite vers l'Europe du sucre, du cacao, du coton ou du café, produits grâce au travail forcé des esclaves dans des plantations. Le trajet des bateaux dessinant un triangle entre ces trois continents (Europe, Afrique et Amérique), on a nommé ce circuit le « commerce triangulaire ». Il a été à l'origine de

richesses colossales accumulées par ces trafiquants d'esclaves et par ceux qui exploitaient les plantations. Pour 15 millions d'Africains, il a aussi été la source d'effroyables souffrances. En France, l'esclavage a été définitivement aboli en 1848. Lorsque le jeune Rafael arrive en Europe, au début des années 1880, il débarque donc en homme libre en provenance de son île d'origine, Cuba, où l'esclavage sévit encore.

Le chantier de la tour Eiffel en septembre 1888. Il aura fallu deux ans, deux mois et cinq jours pour construire la plus haute tour du monde de l'époque : 324 mètres. Pour la réaliser, 7 300 tonnes de métal furent transportées depuis la Lorraine.



Henri Roger / Roger-Viollet



Musée Carnavalet / Roger-Viollet

Le temps des colonies

Si l'esclavage n'a plus cours en Europe, les mentalités n'ont que peu évolué. En effet, c'est désormais l'époque du colonialisme triomphant. Au fil des années, l'État français a cherché à étendre sa puissance sur des dizaines de territoires situés hors de ses frontières nationales, en Afrique noire, en Asie ou au Maghreb, notamment...

Un discours méprisant accompagne cette domination militaire et économique. Ainsi, Jules Ferry, homme politique français influent, affirme en 1885 :

« Il faut dire ouvertement qu'en effet les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. [...] Je répète qu'il y a pour les races supérieures un droit, parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures [...] »

Dans ce contexte, il est fréquent que les Noirs soient désignés par des mots blessants empreints de racisme : *bamboula*, *chocolat*, *jus de réglisse*... C'est aussi la période des « zoos humains », des « villages nègres » où des humains non européens sont exhibés. Sur les panneaux d'information accrochés aux grilles qui les entourent, on indique leur territoire d'origine, le climat et ce qu'ils mangent, en rappelant aux visiteurs : « *Ne pas nourrir les indigènes, ils sont nourris* ». Comme pour des animaux.

On comprend mieux pourquoi Henri Duvernois se permettait d'écrire dans sa préface à un album pour enfants consacré à Footit et Chocolat, en 1907 : « Les gifles que donne Footit ne sont pas des gifles méchantes, ce sont des gifles fatales ; il est dans la destinée de Footit de les envoyer et dans celle de Chocolat de les recevoir : voilà tout. »

Tribu africaine exposée durant l'Exposition universelle de 1900 à Paris.



Maurice-Louis Branger / Roger-Viollet

Symbole de la Belle Époque, une Parisienne en chapeau prend un taxi place de la Concorde, en 1912.

Le triomphe du rire sur la bêtise



Affiche du spectacle dans lequel joue et danse Chocolat, sur la piste aquatique du Nouveau Cirque, en 1888.

Dans une France intolérante

Si cette période voit se multiplier les représentations aliénantes de tous ceux qui n'ont pas la peau blanche, elle est aussi celle où se développe une haine aveugle des juifs. Pendant douze ans, en effet, l'affaire Dreyfus, du nom d'un capitaine injustement accusé de trahison et d'espionnage, divise les Français.

Dans ce climat raciste et antisémite, on a enfermé Chocolat dans des rôles de souffre-douleur. Il est ridiculisé, humilié et battu, comme un colonisé qu'on considérait inférieur par nature. Toutefois, sa finesse et ses dons artistiques ont permis à Chocolat de répondre à ce dénigrement par le rire et la danse, les deux armes dont il disposait face à l'ignorance et à l'intolérance.

À l'occasion de l'affaire Dreyfus, des voix humanistes se sont élevées, comme celle de l'écrivain Émile Zola dans son célèbre *J'accuse*. Elles ont commencé à éclairer les consciences et, peu à peu, le racisme a moins fait sourire.

LE CHEF DE GARE

Voici un des numéros les plus populaires de Foottit et Chocolat, créé en 1907. Il illustre bien le racisme ambiant de l'époque.

Foottit est chef de gare.
Arrive un Anglais.

FOOTTIT : *Bonjour, Monsieur. Quelle classe ?*

L'ANGLAIS : *Première.*

Foottit l'accompagne, lui porte ses valises. Arrive un deuxième voyageur.

FOOTTIT : *Bonjour. Quelle classe ?*

LE VOYAGEUR : *Deuxième.*

Foottit le regarde d'un air hautain et lui indique le chemin en levant le bras.

FOOTTIT : *C'est par là.*

Arrive Chocolat.

FOOTTIT : *Et toi, quelle classe ?*

CHOCOLAT : *Troisième.*

Foottit le pousse à coups de gifles, à coups de pied, le fait tomber par terre, lui marche dessus et lui jette ses bagages à la figure.

FOOTTIT : *Allez, ouste ! Dépêche-toi, sale nègre.*

Quelques années après, Foottit a déclaré : « Mon personnage autoritaire et cruel fait réfléchir sur la méchanceté des hommes. » Alors, ce numéro était-il destiné, au premier degré, à se moquer du manque de classe du voyageur noir, ou bien, au second degré, à pointer du doigt celui qui l'humilie bêtement et le maltraite ?

Illustration de René Vincent, extraite de Les mémoires de Foottit et Chocolat, clowns, 1907.



FDM

Chocolat dansant dans un bar.
Dessin d'Henri de Toulouse-Lautrec, 1896.

Le triomphe de Chocolat

Si le clown Chocolat a eu une telle aura de son vivant, c'est parce que le cirque constituait à l'époque le divertissement privilégié des Français et que les clowns en étaient les vedettes. Les cirques étaient principalement itinérants, mais beaucoup de grandes villes possédaient un cirque permanent, construit en dur. Ainsi, à Paris, il y avait le Nouveau Cirque, le Cirque d'Hiver, l'Hippodrome et les Folies Bergère.

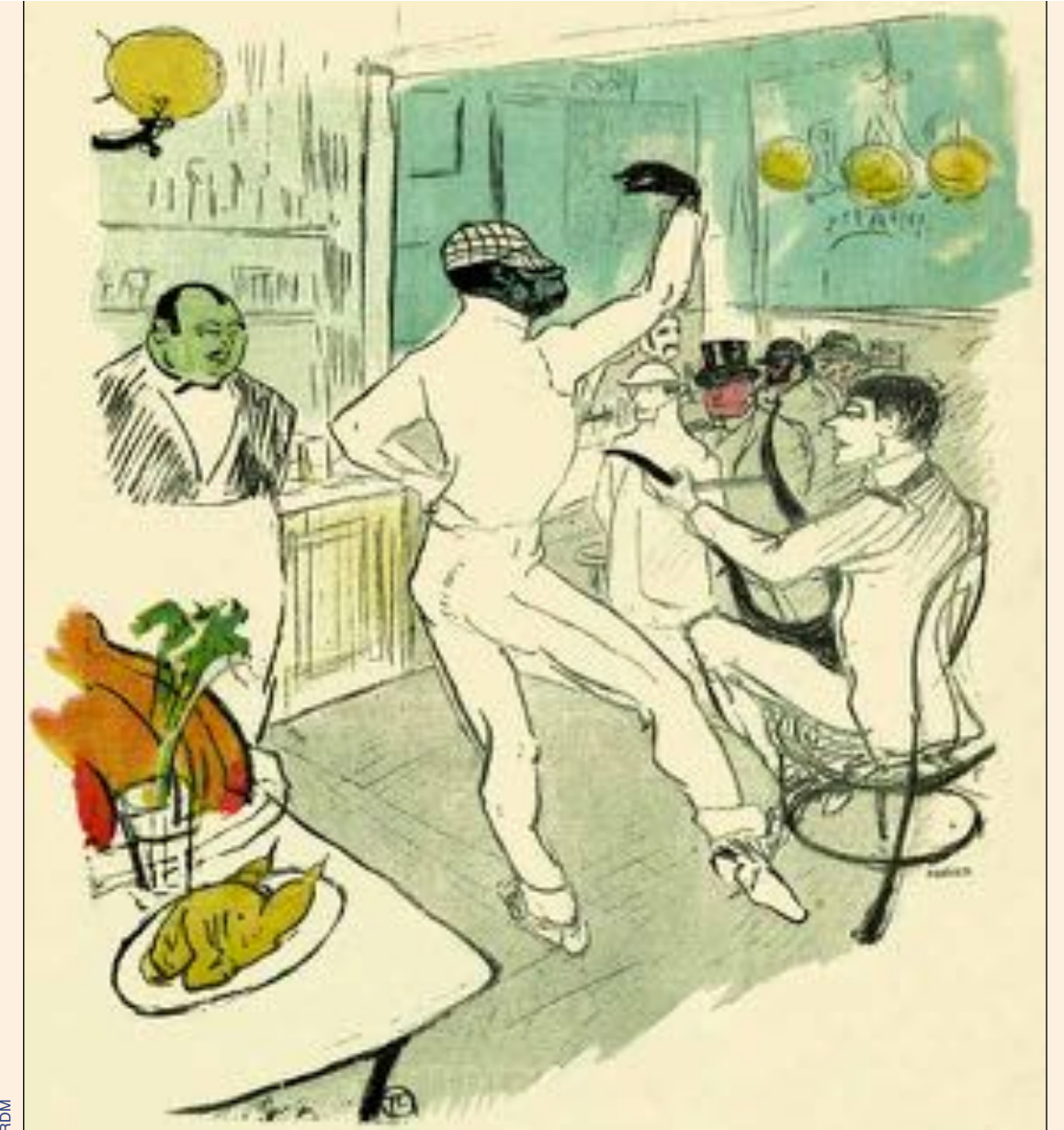
Le cirque a donc connu son âge d'or à la Belle Époque, tant dans les milieux populaires que parmi les intellectuels. Les clowns étaient aussi célèbres que les acteurs de cinéma aujourd'hui ! Ainsi, Chocolat a fasciné les plus grands artistes. Il a été peint par Toulouse-Lautrec, à plusieurs reprises, parfois avec un mépris certain.

Jean Cocteau, grand écrivain, a écrit sur Foottit : « D'un toréador, Foottit avait les paillettes, la souplesse, le charme, la gloire et le prestige. Il tenait cette gloire et ce prestige des enfants, public le plus difficile du monde... » Et sur Chocolat : « Chocolat, nègre stupide en culotte de soie noire collante et frac rouge, servait de prétexte aux brimades et aux taloches. »

Le fameux duo a même fait partie des tout premiers acteurs de l'histoire du cinéma. Certains de leurs numéros ont en effet été filmés par Auguste et Louis Lumière, les inventeurs du cinématographe, comme celui de la « Chaise en bascule ».

Le succès des deux clowns est très vite exploité par la publicité, alors en plein essor... et en plein clichés racistes ! C'est bien sûr du chocolat que l'on fait vendre le plus à Chocolat !

Les deux héros sont probablement les premières « stars » à donner naissance à un jeu pour enfants : Foottit et Chocolat ou les Chapeaux cascadeurs.



FDM

Jeu de lancer, 1903.



FDM

L'héritage de Chocolat

Clown et danseur novateur

Footit et Chocolat ont révolutionné l'art clownesque. Ils ont été les premiers clowns à intégrer des dialogues écrits à l'avance dans leurs numéros, souvent en lien avec l'actualité. Ils ont ainsi développé un répertoire de numéros brefs, appelés « entrées clownesques », qui marquent l'histoire du rire.

Mais Chocolat était aussi danseur. En débarquant de l'autre côté de l'Atlantique avec son étonnante manière de faire bouger son corps, il a ouvert l'esprit des spectateurs parisiens ! Il se déhanchait, enchaînant des mouvements saccadés et de vraies prouesses physiques comme dansaient les esclaves, au soir de leurs longues journées de travail dans les plantations de Cuba. Les Européens ont été impressionnés par cette « danse épileptique », qui est, en quelque sorte, l'ancêtre du hip-hop.



Maurice-Louis Branger / Roger-Viollet

Homme au grand cœur

Chocolat fut le tout premier clown à jouer pour des enfants malades dans les hôpitaux. En faisant pénétrer la magie du cirque dans un lieu où ne régnaient que sérieux et gravité, il a ouvert une voie : et si rire, être bien ensemble, ne plus penser à ses souffrances pouvaient aider à surmonter ses inquiétudes et peut-être même la maladie ? Aujourd'hui, bien des associations marchent dans ses pas : Le Rire Médecin, Les Nez Rouges, RIRE, Nez à Nez, Association Théodora, Clowns Z' hôpitaux... Des centaines de nouveaux Chocolat qui, en France, ou parfois même dans des pays en guerre, font des grimaces à la douleur et à la tristesse.

Chocolat et quelques amis clowns avec les enfants de l'hôpital Hérold, à Paris, en 1910.

Chocolat nous laisse aussi en héritage l'expression « Je suis chocolat », qui signifie : « Je me suis fait avoir, duper » ou « Je suis marron ». Elle a été popularisée par les spectacles de Footit et Chocolat, même si elle semble avoir aussi existé parmi les joueurs de bonneteau, un jeu de rue destiné à piéger les passants qui pariaient sur l'emplacement d'une carte ou d'une balle cachée sous des gobelets. Sur la piste, Footit jouait sans cesse des tours

à Chocolat ou lui donnait des ordres que celui-ci comprenait mal. Chaque fois, Chocolat se faisait avoir et recevait en punition des taloches, mais il continuait à rire en répétant : « Je suis chocolat ! » Le public s'est emparé de la formule. Ainsi, le premier clown noir de l'histoire, fils d'esclaves et immigré cubain, a laissé une expression dans les dictionnaires de langue française... Un beau pied de nez aux racistes de l'époque !



RDM

Le bar du Nouveau Cirque portant le nom des deux vedettes de l'époque : Footit et Chocolat.

BIBLIOGRAPHIE, FILMOGRAPHIE ET SOURCES

- L'écriture de cet album n'aurait pas été possible sans le remarquable travail de recherche réalisé par l'historien Gérard Noiriel et présenté dans son ouvrage de référence : *Chocolat clown nègre, l'histoire oubliée du premier artiste noir de la scène française*, éditions Bayard, 2012. Merci à sa contribution décisive pour que la vie de Chocolat puisse être aujourd'hui connue de tous.
- L'association *Les Amis du Clown Chocolat* œuvre également à la mémoire du clown.
- *Les mémoires de Footit et Chocolat, clowns*, recueillies par Franc-Nohain, illustrations en couleurs de René Vincent, éditions Pierre Lafitte et Cie, 1907.

- Pour les enfants : *Je suis Chocolat !*, roman junior de Bénédicte Rivière, Petites Moustaches éditions, 2016.
- Au cinéma : *Chocolat*, film réalisé par Roschdy Zem avec Omar Sy dans le rôle-titre et James Thierrée dans le rôle de Footit, 2016.
- Des spectacles sont aussi proposés, notamment *Chocolat clown nègre*, mis en scène par Marcel Bozonnet, en collaboration avec Gérard Noiriel.
- Sur Internet : Sur YouTube, deux numéros de Footit et Chocolat filmés par les frères Lumière en 1900.

Fils d'esclaves sur l'île de Cuba, Rafael Padilla a émigré très jeune vers l'Europe. De pas de danse en pirouette, il est devenu Chocolat, le clown le plus célèbre de France dans le climat raciste de cette « Belle Époque ».



Avec son compère Foottit, ils ont fait rire des centaines de milliers de spectateurs. Mais, peu à peu, le succès s'effaça. Chocolat trouva alors assez de force en lui pour aller faire rire les enfants dans les hôpitaux... Bravo, Monsieur Chocolat !

Monsieur Chocolat

LE PREMIER CLOWN NOIR

17,50 €



R U E | D U | M O N D E

En fin d'ouvrage, un cahier réunit des documents autour de sa vie.

grands portraits